

Séquence 2 - Dire l'absence, le manque, la perte en poésie
Groupement de textes – 1ère STMG1

Objet(s) d'étude : Ecriture poétique et quête du sens

Problématique : Comment l'écriture poétique permet-elle de sublimer le sentiment de l'absence, de la séparation, du manque, de la perte, du deuil ?

Lectures analytiques en vue de la première partie de l'oral :

Pierre de Ronsard, « Sur la mort de Marie », sonnet CVIII, *Second Livre des Amours*, 1578, « Comme on voit sur la branche... »

Guillaume Apollinaire, *Poèmes à Lou*, Poème XXIII, 1955, « Quatre jours mon amour... »

Birago Diop, *Les Contes d'Amadou Koumba*, 1947, « Souffles » (quatre premières strophes)

Activités en vue de la seconde partie de l'oral :

Histoire des arts : J'ai choisi de présenter une chanson française du XXe ou du XXIe siècle qui évoque l'absence, la perte, le manque, le deuil. Il s'agit de

Lecture cursive de textes complémentaires : variations sur le thème de la perte

Corpus 1 :

- Christine de Pisan (1364 - vers 1430), « Ballade XI », *Ballades* (1394-1399), « Seulette suis et seulette veux être... »

- Victor Hugo, « Oh ! je fus comme fou ! », *Contemplations*, 1856, livre IV « Pauca Meae », poème IV

- Robert Desnos, « À la mystérieuse », *Corps et biens*, 1930 « Non, l'amour n'est pas mort »

Corpus 2 : la poésie et la chanson sur la perte - des arts semblables ?

Rutebeuf, *La complainte de Rutebeuf*, et *La Griesche d'Hiver*, textes rassemblés pour une chanson de Léo Ferré

François Villon, « Ballade des dames du temps jadis », *Le Testament* (1461-1462)

Paul Verlaine, « Chanson d'automne », *Poèmes saturniens*, 1866

Julos Beaucarne, texte écrit dans la nuit du 2 au 3 février 1975, publié dans son disque *Bornes acoustiques 67/88*, Éditions Louise-Hélène France, « Ma Loulou est partie pour le pays de l'envers du décor... »

Langues et cultures de l'Antiquité : Ovide (43 av. J.-C., 18 ap. J.-C.), *Tristes*, Livre I, Elégie 3, vers 1-4 et 61-92, traduction en français moderne de Philippe Remacle

Lectures personnelles :

Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'Aube de ses pleurs au point du jour l'arrose ;

5 La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embaumant¹ les jardins et les arbres d'odeur ;
Mais battue² ou de pluie, ou d'excessive ardeur,
Languissante³ elle meurt feuille à feuille décroît.

10 Ainsi en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque⁴ t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois⁵ mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif⁶ et mort ton corps ne soit que roses.

Notes : 1. Parfumant. 2. Battue, frappée soit par la pluie, soit par l'ardeur forte du vent. 3. Affaiblie, prise de langueur. 4. Déesse grecque qui avec ses deux sœurs avait le pouvoir de couper le fil de la vie. 5. Pour tes obsèques, reçois... 6. Vivant.

Victor Hugo, « Oh ! je fus comme fou ! »,
Contemplations, 1856, livre IV « *Pauca Meae* »,
poème IV

Oh ! je fus comme fou dans le premier moment,
Hélas ! et je pleurai trois jours amèrement.
Vous tous à qui Dieu prit votre chère espérance,
Pères, mères, dont l'âme a souffert ma souffrance,
5 Tout ce que j'éprouvais, l'avez-vous éprouvé ?
Je voulais me briser le front sur le pavé ;
Puis je me révoltais, et, par moments, terrible,
Je fixais mes regards sur cette chose horrible,
Et je n'y croyais pas, et je m'écriais : Non !
10 – Est-ce que Dieu permet de ces malheurs sans nom
Qui font que dans le cœur le désespoir se lève ? –
Il me semblait que tout n'était qu'un affreux rêve,
Qu'elle ne pouvait pas m'avoir ainsi quitté,
Que je l'entendais rire en la chambre à côté,
15 Que c'était impossible enfin qu'elle fût morte,
Et que j'allais la voir entrer par cette porte !

Oh ! que de fois j'ai dit : Silence ! elle a parlé !
Tenez ! voici le bruit de sa main sur la clé !
Attendez ! elle vient ! laissez-moi, que j'écoute !
20 Car elle est quelque part dans la maison sans doute !

Guillaume Apollinaire, *Poèmes à Lou*,
Poème XXIII, 1955

Quatre jours mon amour pas de lettre de toi
Le jour n'existe plus le soleil s'est noyé
La caserne est changée en maison de l'effroi
Et je suis triste ainsi qu'un cheval convoyé

5 Que t'es-t-il arrivé souffres-tu ma chérie
Pleures-tu Tu m'avais bien promis de m'écrire
Lance ta lettre obus de ton artillerie
Qui doit me redonner la vie et le sourire

Huit fois déjà le vaguemestre a répondu
10 « Pas de lettres pour vous » Et j'ai presque pleuré
Et je cherche au quartier ce joli chien perdu
Que nous vîmes ensemble ô mon cœur adoré

En souvenir de toi longtemps je le caresse
Je crois qu'il se souvient du jour où nous le vîmes
15 Car il me lèche et me regarde avec tendresse
Et c'est le seul ami que je connaisse à Nîmes

Sans nouvelles de toi je suis désespéré
Que fais-tu Je voudrais une lettre demain
Le jour s'est assombri qu'il devienne doré
20 Et tristement ma Lou je te baise la main

Écoute plus souvent
Les choses que les Êtres
La Voix du Feu s'entend,
Entends la Voix de l'Eau.
Écoute dans le Vent
Le Buisson en sanglots :
C'est le Souffle des ancêtres.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :
Ils sont dans l'Ombre qui s'éclaire
Et dans l'ombre qui s'épaissit.
Les Morts ne sont pas sous la Terre :
Ils sont dans l'Arbre qui frémit,
Ils sont dans le Bois qui gémit,
Ils sont dans l'Eau qui coule,
Ils sont dans l'Eau qui dort,
Ils sont dans la Case, ils sont dans la Foule :
Les Morts ne sont pas morts.

Écoute plus souvent
Les Choses que les Êtres
La Voix du Feu s'entend,
Entends la Voix de l'Eau.
Écoute dans le Vent
Le Buisson en sanglots :
C'est le Souffle des Ancêtres morts,
Qui ne sont pas partis
Qui ne sont pas sous la Terre
Qui ne sont pas morts.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :
Ils sont dans le Sein de la Femme,
Ils sont dans l'Enfant qui vagit
Et dans le Tison qui s'enflamme.
Les Morts ne sont pas sous la Terre :
Ils sont dans le Feu qui s'éteint,
Ils sont dans les Herbes qui pleurent,
Ils sont dans le Rocher qui geint,
Ils sont dans la Forêt, ils sont dans la Demeure,
Les Morts ne sont pas morts.

<p>Vers 1-4 Quand m'apparaît le lugubre tableau de cette nuit qui fut l'agonie de ma vie à Rome, quand je songe à cette nuit où je quittai tant d'objets si chers, maintenant encore des larmes s'échappent de mes yeux. [...]</p>	<p>Cum subit illius tristissima noctis imago, quae mihi supremum tempus in urbe fuit, cum repeto noctem, qua tot mihi cara reliqui, labitur ex oculis nunc quoque gutta meis.</p>
<p>Vers 61 - 92 "Pourquoi me presser ? C'est en Scythie qu'on m'envoie", m'écriai-je, "et c'est Rome que je quitte, double excuse de ma lenteur ! Vivant, je perds à jamais mon épouse vivante, ma famille, ma maison et les membres fidèles qui la composent ; et vous que j'aimai comme des frères, vous dont le coeur eut pour moi la fidélité de Thésée¹, que je vous embrasse quand je le puis encore, car peut-être ne le pourrai-je plus jamais ! L'heure qui me reste est une heure de grâce ; plus de retard !" Mes paroles restent inachevées, et j'embrasse ceux qui m'approchent de plus près. Tandis que je parle et que nous pleurons, l'étoile importune du matin brille sur l'horizon ; Lucifer se lève. Soudain je me sens déchiré comme si l'on m'arrachait quelque membre, ou comme si une partie de mon corps était séparée de l'autre. Tel fut le supplice de Métius², quand des coursiers, vengeurs de sa trahison, l'écartelèrent. Ce n'est plus alors chez les miens qu'une explosion de cris et de gémissements : chacun se meurtrit le sein d'une main désespérée, et ma femme, suspendue à mon cou, mêla à ses sanglots ces tristes paroles : "Non, tu ne peux m'être ravi : nous partirons ensemble ; je suivrai tes pas ; femme d'un exilé, je le serai moi-même, le chemin m'est aussi ouvert ; ma place est près de toi, à l'extrémité du monde. Je n'ajouterai pas beaucoup à la charge du vaisseau. La colère de César te force à quitter ta patrie ; moi, c'est la piété conjugale ; ses lois seront pour moi plus puissantes que les ordres de César." Tels étaient ses efforts, efforts déjà tentés auparavant. A peine céda-t-elle aux importants motifs de notre intérêt commun. Je sors (ou plutôt il semblait, moins le cérémonial, qu'on me portât au tombeau) tout en désordre, les cheveux épars et le visage hérissé de barbe. Pour elle, anéantie par la douleur, elle sentit sa vue s'obscurcir et tomba, comme je l'ai su depuis, à demi morte, sur le carreau.</p>	<p>'denique quid propero? Scythia est, quo mittimur', inquam, 'Roma relinquenda est, utraque iusta mora. uxor in aeternum uiuo mihi uiua negatur, et domus et fidae dulcia membra domus, quosque ego dilexi fraterno more sodales, o mihi Thesea¹ pectora iuncta fide! dum licet, amplectar: numquam fortasse licebit amplius; in lucro est quae datur hora mihi.' nec mora sermonis uerba imperfecta relinquo, complectens animo proxima quaeque meo.</p> <p>dum loquor et flemus, caelo nitidissimus alto, stella grauis nobis, Lucifer ortus erat. diuidor haud aliter, quam si mea membra relinquam, et pars abrumpi corpore uisa suo est. sic doluit Mettus² tum cum in contraria uersos ultores habuit proditionis equos. tum uero exoritur clamor gemitusque meorum, et feriunt maestae pectora nuda manus. tum uero coniunx umeris abeuntis inhaerens miscuit haec lacrimis tristia uerba suis: 'non potes auelli: simul ah! simul ibimus', inquit, 'te sequar et coniunx exulis exul ero. et mihi facta uia est, et me capit ultima tellus: accedam profugae sarcina parua rati. te iubet e patria discedere Caesaris ira, me pietas: pietas haec mihi Caesar erit.' talia temptabat, sicut temptauerat ante, uixque dedit uictas utilitate manus. egredior (siue illud erat sine funere ferri?) squalidus inmissis hirta per ora comis. illa dolore amens tenebris narratur obortis semianimis media procubuisse domo,</p> <p>1. Héros grec qui vécut longtemps loin de chez lui. 2. Le poète compare ici la douleur qu'il ressentit en se séparant de sa famille à celle de Métius Suffétius, chef des Albains, qui fut écartelé par l'ordre du roi Tullus, pour avoir trahi les Romains, ses alliés, dans un combat contre les Fidénates.</p>

Christine de Pisan (1364 - vers 1430), « Ballade XI », *Ballades* (1394-1399)

Seulette suis¹ et seulette veux être,
Seulette m'a mon doux ami² laissée,
Seulette suis, sans compagnon ni maître³,
Seulette suis, dolente et courroucée⁴,
Seulette suis, en langueur mésaisée⁵,
Seulette suis, plus que nulle égarée,
Seulette suis, sans ami demeurée.

Seulette suis à huis ou à fenêtre⁶,
Seulette suis en un anget muciee⁷,
Seulette suis pour moi de pleurs repaître⁸,
Seulette suis, dolente ou apaisée,
Seulette suis, rien qui tant messiee⁹,
Seulette suis, en ma chambre enserrée,

Seulette suis, sans ami demeurée.

Seulette suis partout et en tout être,
Seulette suis, où je vais où je siée¹⁰,
Seulette suis, plus qu'autre rien terrestre¹¹,
Seulette suis, de chacun délaissée,
Seulette suis, durement abaissée,
Seulette suis, souvent toute éplorée¹²,
Seulette suis, sans ami demeurée.

Princes, or¹³ est ma douleur commencée
Seulette suis, de tout deuil¹⁴ menacée,
Seulette suis, plus teinte que morée¹⁵,
Seulette suis, sans ami demeurée.

1. Je suis seule. 2. Celui qui m'aimait. 3. Epoux. 4. Malheureuse et pleine de chagrin. 5. Malheureuse d'ennui. 6. A la porte ou à la fenêtre. 7. Cachée dans un recoin. 8. Pour me repaître de pleurs. 9. Rien ne me déplaît autant. 10. Que je marche ou que je reste assise. 11. Plus seule que toute autre chose sur terre. 12. Malheureuse à en pleurer. 13. Voici. 14. Chagrin. 15. Au visage plus sombre que la mûre, ou plus brune qu'une maure, une femme africaine (signe renvoyant à la mélancolie).

Robert Desnos, « À la mystérieuse », *Corps et biens*, 1930

Non, l'amour n'est pas mort

Non, l'amour n'est pas mort en ce cœur et ces yeux et cette bouche qui proclamait ses funérailles
[commencées.]

Écoutez, j'en ai assez du pittoresque¹ et des couleurs et du charme.

J'aime l'amour, sa tendresse et sa cruauté.

Mon amour n'a qu'un seul nom, qu'une seule forme.

5 Tout passe. Des bouches se collent à cette bouche.

Mon amour n'a qu'un nom, qu'une seule forme.

Et si quelque jour tu t'en souviens

Ô toi, forme et nom de mon amour,

Un jour sur la mer entre l'Amérique et l'Europe,

10 À l'heure où le rayon final du soleil se réverbère sur la surface ondulée des vagues, ou bien une nuit
[d'orage sous un arbre dans la campagne, ou dans une rapide automobile,

Un matin de printemps boulevard Malesherbes²,

Un jour de pluie,

À l'aube avant de te coucher,

Dis-toi, je l'ordonne à ton fantôme familial, que je fus seul à t'aimer davantage et qu'il est dommage que
[tu ne l'aies pas connu.]

15 Dis-toi qu'il ne faut pas regretter les choses : Ronsard avant moi et Baudelaire ont chanté le regret des
[vieilles et des mortes qui méprisèrent le plus pur amour³.]

Toi quand tu seras morte

Tu seras belle et toujours désirable.

Je serai mort déjà, enclos⁴ tout entier en ton corps immortel, en ton image étonnante présente à jamais
[parmi les merveilles perpétuelles de la vie et de l'éternité, mais si je vis

Ta voix et son accent, ton regard et ses rayons,

20 L'odeur de toi et celle de tes cheveux et beaucoup d'autres choses encore vivront en moi,

Et moi qui ne suis ni Ronsard ni Baudelaire,

Moi qui suis Robert Desnos et qui pour t'avoir connue et aimée,

Les vaux bien ;

Moi qui suis Robert Desnos, pour t'aimer

25 Et qui ne veux pas attacher d'autre réputation à ma mémoire sur la terre méprisable.

1. Original, expressif, digne d'être peint. 2. Boulevard parisien. 3. Ronsard et Baudelaire ont écrit de nombreux poèmes sur le thème de la belle insensible aux tentatives de séduction. 4. Enfermé.

Poésie et chanson

Rutebeuf (env. 1230- env. 1285), *La complainte de Rutebeuf*, et *La Griesche d'Hiver*, textes rassemblés pour une chanson de Léo Ferré

Dans ses poèmes, Rutebeuf, qui vit dans la misère en plein hiver, se plaint d'être abandonné par ses proches.

5	Que sont mes amis devenus Que j'avais de si près tenus ¹ Et tant aimés Ils ont été trop clairsemés ² Je crois le vent les a ôtés L'amour est morte Ce sont amis que vent me porte Et il ventait devant ma porte Les emporta	25	Et tant aimés Ils ont été trop clairsemés Je crois le vent les a ôtés L'amour est morte Le mal ne sait pas seul venir Tout ce qui m'était à venir M'est advenu Pauvre sens et pauvre mémoire M'a Dieu donné, le roi de gloire
10	Avec le temps qu'arbre défeuille Quand il ne reste en branche feuille Qui n'aille à terre Avec pauvreté qui m'atterre ³ Qui de partout me fait la guerre	30	Et pauvre rente Et droit au cul quand bise ⁴ vente Le vent me vient, le vent m'évente L'amour est morte Ce sont amis que vent emporte
15	Au temps d'hiver Ne convient pas que vous raconte Comment je me suis mis à honte En quelle manière Que sont mes amis devenus	35	Et il ventait devant ma porte Les emporta
20	Que j'avais de si près tenus		1. Qui m'étaient si proches. 2. Dispersés et devenus moins nombreux. 3. Qui m'effraie. 4. La bise est un vent froid.

Julos Beaucarne (né en 1936), texte écrit dans la nuit du 2 au 3 février 1975, publié dans son disque *Bornes acoustiques 67/88*, Éditions Louise-Hélène France.

Le conteur, poète, écrivain, chanteur et sculpteur Julos Beaucarne a écrit cette lettre ouverte la nuit de la mort de sa femme, surprise dans leur maison par un déséquilibré. Ce texte a été dit par un autre chanteur, Claude Nougaro, dans son album Femmes et famines.

Ma Loulou est partie pour le pays de l'envers du décor. Un homme lui a donné neuf coups de poignard dans sa peau douce. C'est la société qui est malade. Il nous faut la remettre d'aplomb et d'équerre¹ par l'amour et l'amitié et la persuasion.

5 C'est l'histoire de mon petit amour à moi, arrêtée sur le seuil de ses trente-trois ans. Ne perdons pas courage, ni vous, ni moi. Je vais continuer ma vie et mes voyages, avec ce poids à porter en plus, et nos deux chéris qui lui ressemblent.

Sans vous commander, je vous demande d'aimer plus que jamais ceux qui vous sont proches. Le monde est une triste boutique. Les cœurs purs doivent se mettre ensemble pour l'embellir. Il faut reboiser² l'âme humaine.

10 Je resterai sur le pont, je resterai un jardinier, je cultiverai mes plantes de langage. À travers mes dires, vous retrouverez ma bien-aimée.

Il n'est de vrai que l'amitié et l'amour.

15 Je suis maintenant très loin au fond du panier des tristesses. On doit manger chacun, dit-on, un sac de charbon pour aller en paradis. Ah ! comme j'aimerais qu'il y ait un paradis ! Comme ce serait doux, les retrouvailles !

En attendant, à vous autres, mes amis de l'ici-bas, face à ce qui m'arrive, je prends la liberté, moi qui ne suis qu'un histrion³, qu'un batteur de planches, qu'un comédien qui fait du rêve avec du vent, je prends la liberté de vous écrire pour vous dire ce à quoi je pense aujourd'hui.

Je pense de toutes mes forces qu'il faut s'aimer à tort et à travers.

20 Je pense de toutes mes forces qu'il faut s'aimer à tort et à travers.

1. Remettre d'aplomb et d'équerre, termes employés dans l'architecture : remettre droit. 2. Reboiser : replanter des arbres là où on les a fait disparaître. 3. Histrion : terme péjoratif, comme « batteur de planches », pour désigner un artiste qui fait des spectacles sur les planches des théâtres et des salles de concert.

François Villon (1431-1463 ?), « Ballade des dames du temps jadis », *Le Testament* (1461-1462)

La ballade est une forme poétique qui était chantée. Elle comporte trois strophes et un envoi. Les strophes comportent autant de vers que les vers ont de syllabes (ici, huit strophes de huit vers), et les mêmes rimes, et se terminent par les mêmes vers en refrain. Cette ballade, où Villon déplore la fin des amours, a été adaptée en chanson par Georges Brassens.

Ballade des Dames du temps jadis

Dites-moi où, n¹en quel pays,
Est Flora la belle Romaine,
Archipiade ne Thaïs²,
Qui fut sa cousine germaine ;
5 Echo³, parlant quand bruit on mène
Dessus rivière ou sur étang,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

Où est la très sage Héloïs,
10 Pour qui fut châtré et puis moine
Pierre Asbaillart⁴ à Saint-Denis ?
Pour son amour eut cette essoine⁵.
Semblablement, où est la reine
15 Qui commanda que Buridan⁶
Fût jeté en un sac en Seine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

La reine Blanche⁷ comme un lis
Qui chantait à voix de sirène,
Berthe au grand pied, Biétris, Alis⁸,
20 Haremburgis⁹ qui tint le Maine,
Et Jeanne, la bonne Lorraine
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen ;
Où sont-ils, où, Vierge souveraine¹⁰ ?
Mais où sont les neiges d'antan ?

25 Prince, n'enquerez de semaine
Où elles sont, ni de cet an¹¹,
Que ce refrain ne vous remaine¹² :
Mais où sont les neiges d'antan ?

1. N' : et. 2. Flora, Archipiade et Thaïs sont des courtisanes célèbres en leur temps. 3. Echo : Semi-divinité de l'antiquité romaine qui se transforma en écho par chagrin d'amour. 4. La très sage Héloïs et Pierre Asbaillart Héloïse et Abélard sont deux amants célèbres du Moyen Age, dont les amours ont été condamnées : Abélard subit la castration, Héloïse dut devenir religieuse. 5. Essoine : épreuve. 6. Buridan est l'un des amants de Marguerite de Bourgogne, qui, selon la légende, l'aurait fait jeter dans la Seine. 7. Blanche de Castille, mère du roi Saint Louis. 8. Berthe, Biétris et Alis sont des héroïnes de chansons de geste (chansons de combats). 9. Haremburgis est une héroïne historique comme Jeanne d'Arc. 10. Apostrophe à la Vierge Marie. 11. N'enquerez de semaine... ni de cet an : Ne cherchez ni cette semaine, ni cette année. 12. Que ce refrain ne vous remaine : Sans qu'à ce refrain je vous ramène.

Paul Verlaine (1844-1896), « Chanson d'automne », *Poèmes saturniens*, 1866

Les Poèmes saturniens sont le premier recueil de poèmes de Paul Verlaine, où il évoque les amours malheureuses et la mélancolie. Ce poème a été mis en musique par de nombreux chanteurs, que ce soit pour y être fidèle, comme Léo Ferré, ou en en modifiant le sens, comme le chanteur Serge Gainsbourg, qui a repris le vers « au vent mauvais » dans sa chanson « Je suis venu te dire que je m'en vais ».

Chanson d'automne

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
5 D'une langueur
Monotone¹.

Tout suffocant
Et blême², quand
10 Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure ;

Et je m'en vais
15 Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà³,
Pareil à la
Feuille morte.

1. Le poète se sent mou et ralenti. 2. Très pâle, comme malade. 3. ici et là.